

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Jeudi 25 août 2022

Intervention de **Fabrizio Gambini**

Nec spe nec metu : ni espoir ni crainte

J'entre directement dans le vif du sujet que l'on m'a demandé de traiter. Ce séminaire nous offre une formidable occasion d'articuler deux aspects de la clinique actuelle, de la nouvelle économie psychique. D'une part, il y a la chute du désir, sa dénaturation en besoin qui porte ce dernier à s'éteindre, comme une torche sous l'eau, dans la poursuite de la jouissance, alors que, d'autre part, nous avons la persistance de l'angoisse, laquelle passe d'une angoisse de castration à une autre forme d'angoisse.

Le point de contact est bien évidemment l'*objet a*, qui est à la fois la cause du désir et la cause de l'angoisse. Qu'arrive-t-il à l'*objet a* pour qu'il cesse de susciter le désir tout en continuant à être générateur d'angoisse ?

Pour que l'objet puisse être la cause du désir, il faut qu'il s'articule avec la loi. Il s'agit de la nécessité pour l'objet de s'articuler autour d'une interdiction. Celle dont je parle est l'interdiction primordiale qui anticipe la possibilité même d'une loi exprimée. Prenons le décalogue : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain » ; ce n'est pas la loi, mais une articulation contingente qui présuppose l'existence d'une loi, d'un interdit fondamental qui, en tant que tel, inaugure la nécessité et la possibilité du désir. Cela signifie que l'interdit fondamental, celui qui n'est pas exprimé par la contingence du décalogue, établit l'objet comme divisé, c'est-à-dire comme sexué. Si ce n'était pas le cas, il ne serait pas possible de différencier le déni pervers de la négation névrotique. Freud nomme cette interdiction fondamentale *l'interdit de l'inceste*, et Lacan reprend la question en plaçant le signifiant phallique au centre de la constitution de l'objet *petit a*. Autrement dit, sans signifiant phallique, il n'y a pas d'objet *petit a* pouvant fonctionner en tant que moment inaugural d'une substitution métonymique permettant au sujet de se retrouver précisément dans le désir.

C'est cette constitution du désir qui semble aujourd'hui incapable de soutenir le sujet dans son fantasme. Ce à quoi nous assistons est une sorte de forclusion du poinçon qui écrase le sujet sur son objet, qui les lie tous les deux dans l'étreinte mortelle de la jouissance.

Vous savez tous que les interdictions ne sont pas très populaires aujourd'hui. Mais je tiens à souligner d'emblée qu'à l'époque où elles étaient en vogue, on ne peut pas dire que tout allait pour le mieux. Sans remonter trop loin dans le passé, lorsque mon grand-père eut dix-huit ans, on lui mit un chapeau avec des plumes, on lui donna un fusil et on l'envoya tirer sur les Autrichiens, même s'ils ne lui avaient rien fait. Je dis cela juste pour dégager le champ de toute tentation nostalgique, de l'ombre de tout appel à la restauration façon Chateaubriand. Par contre, ce qui est certain, c'est que nous sommes confrontés à un nouveau paysage caractérisé par l'absence de référence de toute législation contingente à une loi primordiale communément reconnue comme telle. D'où des positions qui se retrouvent à nier le binarisme de genre, voire l'interdiction de l'inceste : s'il s'agit d'adultes, majeurs, responsables et mutuellement consentants, au nom de quoi devrait-on limiter le respect de l'amour pour la façon dont il lui arrive de se décliner ? Dans cette perspective, il n'y aura bientôt plus que des êtres humains, sans division de race ou de sexe. La limite nécessaire à la désignation, cette limite selon laquelle un signifiant est tel afin d'être différent de tout autre signifiant, est devenue une limite arbitraire, une coupure féroce et violente dans la chair vivante d'un être humain imaginé comme capable de tout et, pour cette raison, habilité à se positionner dans une ligne continue, intolérant à toute obligation et à la reconnaissance de toute loi qui régleme et nomme quelque chose de la sexualité.

Je disais qu'on m'a demandé de contribuer par cette intervention à clarifier la position du sujet actuel qui demande à la technique, en particulier à la technique psychiatrique, de fournir une réponse à un besoin et de l'apaiser dans ses relations avec l'angoisse tout en l'empêchant d'avoir affaire d'une manière ou d'une autre au désir.

Je m'exécute volontiers, en commençant par un point précis : l'articulation dans le DSM-V-TR, qui vient d'être publié en anglais sans encore avoir été traduit en italien ni, je crois, en français, des troubles du comportement alimentaire (TCA). L'anorexie mentale est la deuxième cause de décès à l'adolescence dans la population féminine après les accidents de la route. Chez les femmes, on compte entre 8 et 9 nouveaux cas pour 100 000 personnes ; chez les hommes, les nouveaux cas vont de 0,02 à 1,4 pour 100 000. La boulimie nerveuse fait enregistrer 12 nouveaux cas pour 100 000 femmes et 0,8 nouveau cas pour 100 000 hommes. Au total, les femmes sont dix fois plus touchées que les hommes par la boulimie et l'anorexie. Les lignes directrices pour le traitement des TCA prévoient le recours à une équipe multidisciplinaire dans des centres spécialisés allant de l'accompagnement ambulatoire à l'hôpital de jour, au séjour prolongé de plusieurs mois et, enfin, à l'hospitalisation. À ma connaissance, tous les établissements spécialisés, où il est possible de séjourner, dont j'ai entendu parler n'admettent – et n'ont admis – que des femmes. Je le répète : il n'y a pas d'établissements spécialisés pour le traitement des TCA qui acceptent les hommes. Une dernière remarque. J'ai passé en revue quelques études « fiables » concernant les taux de comorbidité parmi les TCA et les troubles de la personnalité divisés en trois groupes : A, B et C¹. Dans dix études portant à la fois sur des patients hospitalisés et des patients ambulatoires, neuf ne concernent que des patients de sexe féminin et une seule concerne 44 patients pour lesquels il est indiqué qu'il s'agit d'hommes et de femmes sans que la répartition quantitative entre les deux sexes soit précisée.

À partir de ces données, on s'attendrait à ce que l'APA (*American Psychiatric Association*), dans son très récent DSM-V-TR, se soit arrêtée sur cette répartition différente de la maladie entre les deux sexes. Eh bien non ! Au contraire, l'aménorrhée a disparu des symptômes de l'anorexie mentale, parce qu'elle est évocatrice d'une « genrification » embarrassante d'une donnée clinique. Bien entendu, quand j'utilise le terme « embarrassant » au cours de journées consacrées à l'étude du séminaire sur l'angoisse, vous comprenez immédiatement que je parle de cette éventualité que l'on trouve dans le tableau à neuf cases en haut à droite, c'est-à-dire dans le maximum de la difficulté et le minimum de la motilité. C'est pour éviter cet embarras que la psychiatrie ne mentionne pas la répartition sexuelle des TCA. Nous sommes face à une véritable suppression, voire à un déni ou à une forclusion.

Ce que je voudrais souligner, c'est qu'à travers ses directives, la psychiatrie fournit non seulement une réponse technique précise fruit du déploiement de diverses compétences, mais, avant tout et par-dessus tout, elle fournit l'idée d'un sujet idéalisé, déssexualisé, privé de la reconnaissance possible de la dimension du désir. Pour l'être humain, manger est un besoin qui concerne aussi bien les hommes que les femmes, alors quel est le rapport entre le sexe et la nutrition ?

On veut parler du sexe ? Allons-y ! Dans le DSM-V, il apparaît sous le nom de « dysphorie de genre », après le saut périlleux qui a supprimé le terme précédent de « trouble de l'identité de genre ». C'est à partir de là qu'apparaissent les comportements alimentaires restrictifs ou les cas de suralimentation afin de rapprocher son propre corps du corps idéalisé FtM ou MtF. Aucun problème, une autre équipe pluridisciplinaire est chargée d'accompagner le sujet dans son droit à disposer du

¹ Pour ceux qui ne sont pas trop familiers avec le DSM, je rappelle que sont classés dans le groupe A : les troubles de la personnalité schizoïde, paranoïaque et schizotypique, dans le groupe B : les troubles de la personnalité antisociale, borderline, histrionique et narcissique, et dans le groupe C : les troubles de la personnalité évitante, dépendante et obsessionnelle-compulsive.

corps qu'il décide d'avoir et, bien entendu, les deux équipes peuvent interagir entre elles en cas de comorbidité entre TCA et dysphorie de genre. S'il n'y a pas de dysphorie, il n'y a pas de genre.

Moi, je dis que le sexe est bien là. Je pense que chacun de nous apprécie à sa juste valeur la réponse brûlante qu'Albert Einstein donna à l'agent d'immigration à son arrivée aux États-Unis : « Race ? », « Humaine ». Si la question avait été « Sexe ? », aurait-il pu répondre « Humain » ? Ou le fait qu'il y ait deux sexes, n'est-ce pas quelque chose qui fait partie de l'être humain ? C'est-à-dire qu'il existe un réel sexuel dont nous ne pouvons tenir compte qu'à travers le symbolique qui nous le rend nommable, à moins, bien entendu, de le forclorre ou d'en faire un objet de déni plutôt que de négation ? Ce qui, bien évidemment, n'est pas la même chose.

Nous savons avec certitude que le concept de race est arbitraire : il s'agit d'un artifice qui est directement et entièrement un produit du langage. Si les éleveurs cessaient de sélectionner les chiens en fonction de certains critères, en quelques générations, ceux-ci seraient tous organisés suivant une courbe de Gauss avec, au sommet, des spécimens de taille moyenne, de couleur gris-beige, mais il y aurait toujours des mâles et des femelles.

En d'autres termes, ce qui s'applique à la race ne s'applique pas au sexe. Il ne s'agit pas de la même artificialité. Il y a sans nul doute une artificialité du sexe et le monde d'aujourd'hui n'est plus divisé entre officiers et crinolines comme lors des bals des débutantes dans la Vienne de Freud. Cependant, cela n'implique pas l'absence d'un Réel sexuel, c'est-à-dire l'absence d'un reste qui demeure tel après chaque opération de démantèlement culturel des catégories nous permettant de nommer la différence. Nous pouvons algébriser ce reste autant que nous le voulons, c'est-à-dire que nous pouvons le désigner par une lettre de l'alphabet, nous pouvons l'appeler *objet a*, mais pris dans le fantasme, dans la spécularité par laquelle le sujet aime à être aimé, cet objet n'en est pas moins sexué, c'est-à-dire qu'un signifiant phallique en organise la constitution. La spécularité implique pour l'objet la notion de réciprocité que Freud avait déjà bien mise en évidence : « celui que j'aime » définit – et est défini par – « celui qui m'aime ». En tant qu'êtres humains, nous pouvons – et pourquoi ne le devrions-nous pas – nous considérer comme autorisés à expérimenter toutes les combinaisons ; il n'en reste pas moins, selon moi, que les positions à partir desquelles le calcul combinatoire commence sont au nombre de deux : le côté masculin et le côté féminin. Freud disait déjà clairement que lorsqu'un homme et une femme se retrouvent dans un lit, ils sont au moins quatre, et c'est la situation à partir de laquelle une nomination est possible dans le registre apparent du continu : LGBTQIA+.

Observez attentivement ce plus. Il indique une jouissance du continu, il indique non seulement ma position, mais ma position limitée à aujourd'hui, libre de changer demain ou ce soir : manager en costume-cravate le jour, une masculinité qui ne pourrait être plus marquée, et Drag Queen la nuit ou le jour, éventuellement habillée en manager la nuit. Le séminaire de Lacan date de 1962 et, sur ce point, celui-ci est très précis : $(-\phi)$ est nécessaire à la constitution de l'*objet a*. L'ensemble du séminaire précédent, celui sur l'identification, sert à réitérer et à organiser ce concept. Il s'ensuit que l'angoisse – et Lacan ne cesse de le répéter – est une angoisse de castration. Il n'y a pas d'angoisse sinon celle due à la castration.

Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Quelle est la caractéristique de l'objet, celle qui lui permet d'être la cause de l'angoisse sans être la cause du désir ?

Une réponse apparemment évidente est la chute de $(-\phi)$, du mécanisme constitutif de l'*objet a*. Si je devais en tenter une écriture topologique avec vous ici, je le ferais en opérant la double coupure non pas sur un *cross-cap* mais sur une surface de Boy, ce qui impliquerait la possibilité de ne pas

différencier le point-trou des autres points de la ligne d'interpénétration, faisant de ce point-trou un point anodin, un point comme un autre : c'est-à-dire rien ($-\phi$).

D'un point de vue clinique – en tout cas c'est l'hypothèse que je voudrais vous soumettre aujourd'hui – il se trouve que l'on assiste à la disparition de la fonction, non pas de ϕ , mais de son porteur. En d'autres termes, il s'agit de la fonction du triangle enfant-mère-phallus dans lequel le phallus est une matière entièrement maternelle. Cela implique – je passe rapidement sur ce point, car je n'ai pas la possibilité de mieux le développer ici – une prévalence de la jouissance du continu sur la jouissance du discret.

L'expulsion de la genrisation dans la clinique psychiatrique des TCA est un effet de l'impossibilité d'articuler la question phallique à travers celle de son porteur. C'est pourquoi elle revient par le réel de son écriture dans le corps, par la dysphorie de genre.

Dans la petite introduction de ce texte, celle où l'absence d'espoir va de pair avec l'absence de peur, une image s'est échappée de mon clavier : la double face de l'objet *petit a*.

D'un côté, je dirais quelque chose du retour du refoulé, du retour du réel du père : autocrate, oligarque, dictateur, leader, appelez-le comme vous voulez – puisque les langues ne manquent pas pour le nommer – en espagnol, en anglais, en chinois, en russe, en turc et, pour ce qui est de l'italien, à l'époque, on ne s'est pas privé du plaisir de l'inventer, d'inventer sa fonction, de le nommer Duce en latin. C'est le côté de l'objet qui fait valoir la forclusion collective du Nom-du-Père comme condition de son retour dans le Réel de l'organisation de l'État.

Mais de l'autre côté de la pièce, il n'y a qu'une lettre ; une pièce qui ne vaut rien et que nous ne savons pas comment la dépenser. Une pièce dont la présence nous angoisse, qui n'est qu'un poids dans nos poches, impossible à utiliser et dont nous ne pouvons pas nous débarrasser. Une pièce qui a un poids dont la psychiatrie et la médecine promettent de nous libérer à la façon de Prométhée.

Bien, je vais m'arrêter ici en ajoutant juste quelque mot pour expliquer le titre : *nec spe nec metu*. Ni espoir, ni crainte. Je m'aperçois aujourd'hui, âgé de presque soixante-dix ans, que d'une façon ou d'une autre, ce mot a accompagné ma vie. Avec le *carpe diem*, c'est-à-dire avec l'attention pour le contingent, pour le particulier, pour l'occasionnel, il a été un guide pour fréquenter avec soupçon et distance les idéologies et la religion. Pendant de longues années il a été le chiffre d'un orgueil humain, d'un orgueil pour l'humain que j'ai retrouvé, entier, dans la poésie de Kazantzakis, en particulier dans son Odyssée, dans son Ulysse qui, ayant combattu toutes les guerres, aimé tous les amours, s'érige, seul, devant le monde, la limite et la mort.

Aujourd'hui le mot continu à être le même, mais il a changé de gout : l'absence d'espoir est devenue impossibilité de désirer. Non pas désir d'un désir impossible ou désir d'un désir prohibé, non pas donc un désir dont l'objet *a* est la cause, mais manque de manque et, donc, manque de désir.

La découverte est que ce manque de manque qui, je le répète, amène avec soi l'absence de désir, n'amène pas aussi l'absence de l'angoisse. C'est plutôt le contraire : l'absence de l'objet *a*, cause de désir, va avec la présence de l'objet *a*, cause d'angoisse. Angoisse donc qui n'est pas angoisse de castration mais plutôt le dernier refuge du sujet pour garantir la présence de l'Autre, pour en faire état d'une façon ou d'une autre. Ce n'est pas surprenant que celui qu'il n'a pas de désir, et qui est en même temps dans l'angoisse, demande aux technosciences de le sauver, qu'il demande une pilule capable d'éteindre la perception angoissante d'une demande subjective qui cherche à correspondre au fonctionnement performant du Moi. « A est A », c'est le titre d'un chapitre d'un

vieux livre qui date du 1957 , le « A est A » devient le symbole même d'une dystopie qui voit la renaissance du capitalisme parfait aux États-Unis détruit par le poison d'une idéologie communiste.² Pilules et psychothérapie focale brève, adaptative et cognitive, voilà un futur possible pendant que la guerre ne cesse pas de ravager.

² A. Rand, *La Révolte d'Atlas*, Editions du Travailleur, 2009, vol. II, p. 5.